

Chapitre 1

Mercredi 31 mai 2000. Visitation

La batte de base-ball atteint Fabien Meyer à la tempe gauche dans un swing qui veut tuer. Il s'affaisse mais la portière de sa voiture l'empêche de s'effondrer. L'agresseur — combinaison de moto, casque intégral noirs — agrippe Meyer par son manteau ; il saigne du nez, de la bouche, peut-être même de l'oreille, ses yeux sont mi-clos. Son écharpe rouge et son sang se confondent et leur couleur vibre. L'homme jette Meyer comme un sac sur le trottoir, extirpe le violon de la voiture et détale. Le cameraman amateur bouge vite. Il est au milieu de la rue quand la moto déboule sur la droite. Elle est filmée jusqu'à sa disparition dans le boulevard Raspail.

Mort de Fabien Meyer, vingt-trois ans, prix Marguerite Long, l'un des meilleurs violonistes de sa génération, devant le domicile de sa mère et à quelques mètres du musée Rodin. Mort capturée par un touriste japonais sur son caméscope semi-pro.

Le commandant Jude Morisset appuya sur le bouton *stop* de la télécommande et dit :

— Voilà ce qui arrive quand on se balade dans la nature avec un violon de vingt-quatre millions de francs.

Louise Morvan, qui avait mal pour le violoniste, garda un visage de marbre. Avant ce rendez-vous à l'OCBC, elle avait décidé de rester neutre. Les hommes de l'Office central de répression du trafic des biens culturels n'appréciaient pas qu'une privée se mêle de leurs affaires. L'autre personne présente dans le bureau était l'adjoint de Jude Morisset, le capitaine Emmanuel Scherrer. Aussi impassible que Louise, il se contentait de suivre la conversation en fumant une blonde. Morisset ajouta :

— Nous sommes policiers, pas magiciens. Je l'ai expliqué à vos employeurs.

Engagée par le groupe MDM — grands crus et maroquinerie de luxe —, Louise reprenait la suite d'une planque que l'OCBC venait d'abandonner. Celle de l'appartement de Christian Donovan, un antiquaire spécialisé dans les instruments anciens, soupçonné d'être impliqué dans le vol d'un stradivarius de 1736, le Habeneck, propriété de MDM. Grâce à l'amitié qui liait le PDG du groupe à un ponte de la police judiciaire, Louise était autorisée à utiliser un temps les bureaux réquisitionnés en face de chez Donovan.

— Ils ne reprochent rien à personne, tenta Louise d'un ton conciliant.

— Ce n'est pas un gentleman cambrioleur qui est immortalisé sur cette vidéo, mademoiselle. Mais un gangster.

— Entièrement d'accord.

— Un gangster reconverti. Ces types intelligents font vite le calcul. Dans le trafic d'art, les peines encourues sont faibles. Minimum de risques. Maximum de rendement.

— C'est clair.

— J'ai expliqué aussi qu'après quatre mois de planque, on pouvait arrêter les frais. On n'a rien sur Christian Donovan. Il vend à domicile des instruments de qualité. Un luthier l'a vu rue de Rome en discussion brève avec Lucien Mankievitch, brocanteur officiel, trafiquant officieux. Et alors ?

— MDM s'accroche à la seule piste qu'on a, répondit Louise.

— Pourquoi la seule ? Via les cent soixante bureaux d'Interpol, nous avons diffusé une circulaire d'information. Le Habeneck est reconnaissable entre tous. C'est l'un des quatre derniers violons d'Antonio Stradivari. Sa main était moins sûre : l'ouïe droite est placée plus haut que celle de gauche.

— Et que raconte Interpol ?

— Encore rien. Pas plus que nos contacts en Belgique et aux Pays-Bas. Mais ça viendra.

— Belgique et Pays-Bas ?

— Ces pays ont une législation si souple que les trafiquants s'y considèrent à l'abri. Les marchands n'ont même pas à justifier de la provenance des pièces. En revanche, les informateurs sont les mêmes qu'ailleurs. Ils finissent toujours par parler.

— En tout cas, je vous remercie de me laisser occuper les bureaux.

— Ce n'est pas moi qu'il faut remercier. Loin de là.

— Je vous tiendrai bien sûr au courant.

— Inutile. On viendra vous voir.

Pour Louise, la méthode Morisset était simple : il s'exprimait d'une voix égale, y compris pour énoncer les pires vacheries ; ça devait en désarçonner plus d'un. Quelques rapides formules de politesse et elle ne s'attarda pas. Une fois dehors, dans l'étroite rue de Penthièvre, même les marteaux piqueurs du chantier avoisinant et les vapeurs du trafic lui semblèrent plaisants. Elle entra dans le premier café et alla droit au comptoir. En lieu et place de son visage dans le miroir du fond du bar, elle eut la vision fugitive de la tête massacrée de Meyer. L'homme en noir, le swing de la batte, le sang, la moto. Le corps du barman fit tampon. Il n'était que 12 h 30 mais Louise lui demanda un gin tonic.

Le capitaine Emmanuel Scherrer la trouva accoudée au comptoir, le verre vide et le regard dans le vague. Il commanda un croque-monsieur et un jus d'ananas et lui dit :

— Quand j'ai le temps, c'est là que je déjeune. Et je suis plutôt content de vous y rencontrer. Mon patron y est allé un peu fort tout à l'heure.

— Ce n'est pas grave.

Elle lui sourit. Scherrer avait oublié d'être moche. La quarantaine embellissante : chevelure lisse et brune, haut front, yeux noirs, nez aquilin, bouche sereine, long cou. Guère grand, fort mince. Autre chose que Morisset ; une asperge d'une cinquantaine d'années à la coupe militaire. Scherrer reprit :

— Il est plus sympathique qu'il en a l'air.

— Sûrement.

— La mère de Fabien Meyer lui téléphone tous les jours. C'était son fils unique, vous savez. Et un musicien hors pair. Eh bien Jude Morisset est charmant avec elle. Il l'écoute. Et puis il essaie de trouver les mots.

— C'est chez elle que Meyer se rendait avec le Habeneck ?

— Il était tout fier de le lui faire écouter. C'est grâce à elle s'il est devenu violoniste. C'était un enfant prodige. Son premier concert, il l'a donné à sept ans.

Louise alluma une cigarette puis en proposa une à Scherrer qui accepta. Il la regardait en souriant lui aussi. Ils se turent un moment puis il dit :

— Fabien Meyer était le cinquième musicien à qui MDM prêtait le Habeneck. C'est un bon plan pour doper son image, ça : associer son nom à celui de jeunes virtuoses.

— Vous désapprouvez ?

— La mère de Fabien Meyer dit que son fils s'était attaché au Habeneck au point d'avoir du mal à s'en séparer. Il avait trouvé le son idéal. Celui dont rêvent tous les musiciens. Emma Meyer parle d'obscénité.

— Obscénité ?

— Celle des puissants. Ils vous prêtent un violon d'exception puis vous le retirent. Emma Meyer dit que ce sont ces investisseurs qui ont fait grimper les prix. À tel point que même les plus grands interprètes mettent des années à se payer des instruments de cette classe.

Louise gara la moto de location rue Amélie, puis rejoignit la rue Saint-Dominique. De loin, elle regarda la blonde façade haussmannienne de Donovan. Luxe et volupté. Rien à voir avec le blockhaus en verre brun abritant la planque. Deux ou trois rues plus bas, dans ce même quartier de ministères quadrillés d'avenues altières, elles-mêmes bordées d'arbres centenaires

bruissant délicatement sous le vent, un motard avait fracassé la vie d'un musicien à coups de batte de base-ball. Incongruité.

Avant de composer les quatre chiffres sur le digicode, Louise s'intéressa à l'ambiance de la rue. Les passants étaient nombreux, affairés mais l'air gai pour la plupart. Animés par la perspective de l'échappée toute proche. Demain, la rue Saint-Dominique serait désertique. Le long week-end de l'Ascension démarrait. Louise allait le passer dans la planque : Christian Donovan restait à Paris pour y recevoir deux clients. Un collectionneur suédois et un violoniste allemand.

Il était chez lui. Simplement vêtu d'un jean et d'une chemise bleue. Assis dans son voltaire, son fauteuil préféré. Il faut dire qu'il n'avait guère le choix ; le salon était à peine meublé. Une bibliothèque, un autre fauteuil en cuir, une table basse et un canapé rouge vermillon. Louise mit les écouteurs. Donovan écoutait de la musique le visage tourné vers la baie centrale. Celle d'où la vue sur le dôme rutilant des Invalides devait être imprenable. Il était aussi calme qu'à l'accoutumée. Louise prit les jumelles et fit le point sur ce visage. Cette tête d'Indien blond.

En quelques jours, elle avait beaucoup appris. Il était bouddhiste depuis plusieurs années. S'était marié jeune mais ça n'avait pas marché. À trente-deux ans, Donovan était l'associé d'un septuagénaire excentrique quoique très respecté dans le milieu musical : Martin Reix. Le vieil homme semblait être son seul véritable ami. Il avait lui aussi fait l'objet d'une surveillance aujourd'hui interrompue. Martin Reix menait la vie d'un homme tranquille qui, s'il dînait quelquefois en ville, ne recevait plus personne. Hormis sa femme de ménage, partagée d'ailleurs avec Donovan. Une Portugaise travaillant au noir à qui le commandant Morisset avait vite fait comprendre son intérêt : leur ouvrir la porte de ces deux appartements équipés des meilleures alarmes afin qu'ils y posent leurs micros. Jusqu'alors aucun client du duo Reix/Donovan ne s'était vu proposer le Habeneck.

Plus Louise regardait Donovan, moins elle le voyait exterminer un violoniste rue de Varenne. Ou même payer quelqu'un pour le faire. Mais elle avait cependant la sensation ténue que l'antiquaire se savait observé. Et que malgré les apparences, il n'était pas cet homme qui n'a rien à cacher.

Le premier mouvement du *Concerto n° 2* de Bach s'arrêta. Hier Donovan avait écouté cette version en compagnie de son interprète, un violoniste ukrainien. Ils avaient bu du champagne, parlé musique pendant des heures. Donovan dirigea la télécommande vers la chaîne hi-fi et fit redémarrer le CD. Puis il se leva, marcha jusqu'à la baie, croisa les bras comme s'il avait

froid. Sa tête marquait la cadence. Mais son regard semblait aller au-delà d'une façade de verre fumé.